



Le pousse-à-la femme dans la psychose

Augustin Ménard

Introduction

L'expression de *pousse-à-la-femme* apparaît sous la plume de Lacan dans « L'étourdit » en 1972¹. Elle rend compte logiquement de la position sexuelle du sujet psychotique. C'est la concrétisation de ce que Lacan avait retiré de sa lecture du Cas Schreber dès le Séminaire III. Dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »², il utilise les termes de « transsexualisme » ou de « féminisation » qui en témoignent.

Comme Freud, Lacan considère que la causalité est à rechercher dans un mécanisme de rejet (*Werverfung*) et non de refoulement, qui s'inscrit dans le langage. Pour Lacan, ce qui est forclos ce n'est pas l'homosexualité, mais bien la fonction paternelle – le signifiant du Nom-du-Père. Sa référence n'est pas la grammaire, mais la linguistique. Là où Freud construit la psychose à partir de l'Œdipe, Lacan l'en exclut radicalement.

Cette genèse du *pousse-à-la-femme* à partir du Séminaire III dans la théorie signifiante du premier Lacan est la voie choisie par Marie-Hélène Brousse³ qui la situe dans la confrontation à l'Autre de la volupté, de la jouissance, où faute de pouvoir se faire représenter par un signifiant auprès de cet Autre jouisseur, le psychotique en est réduit à le compléter – ce qui se lit notamment à partir des messages interrompus de Schreber.

J'ai choisi de prendre pour point de départ le dernier Lacan, celui qui affirme *la forclusion généralisée et tout le monde délire*. Ceci implique que chacun, quelle que soit sa structure, doit trouver son *savoir y faire* avec le réel. C'est la voie du « sinthome ». Affirmons avant de le démontrer :

D'abord, le *pousse-à-la-femme* – pas plus que la forclusion – n'est une donnée phénoménale, même si dans certains cas elle peut se manifester comme telle. C'est un concept logique, construit à partir de données cliniques, mais qui en retour les ordonne.

Ensuite, ce n'est pas un *pousse-à-la-féminité*, mais par contraste cela permet de mieux entendre ce qu'il en est de celle-ci.

Un cas clinique

Ce cas est issu de mon livre *Voyage au pays des psychoses*, on le trouve sous le titre « L'homme qui n'existe pas »⁴. Ce monsieur a dix-neuf ans quand il vient à la présentation de malade. Ses poignets portent des traces des brûlures profondes qu'il s'inflige avec des cigarettes.

¹ Lacan J., « L'étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 466.

² Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

³ Brousse M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *Quarto*, Agalma, n°77, juillet 2002, p. 84-91.

⁴ Ménard A., « Un homme qui n'existe pas », *Voyage au pays des psychoses*, Champ social éditions, Nîmes, 2008, p. 35-39.

Son discours est empreint de sérieux et d'une logique implacable. D'emblée il nous présente sa question : « est-ce qu'on existe ? » et « qu'est-ce qui me prouve que j'existe ? ». C'est ainsi qu'il met en question le *cogito* cartésien fondé sur le « je pense », car, dit-il : « qu'est-ce qui prouve que je pense ? ».

Son but avoué est d'invalider la logique de l'Autre, d'y trouver la faille. L'ironie domine ses propos. Il s'applique à démonter la philosophie de Descartes, mais aussi celle de Kant ou de Spinoza jusqu'à son propre cogito : « je pense que je ne suis pas ».

Lorsque je lui propose l'idée que sa certitude serait son incertitude, il répond : « c'est paradoxal ».

Dans sa quête de savoir, il affirme : « je peux toujours poser un pourquoi, car au-delà des pourquoi il y a toujours un pourquoi ». Je lui dis alors : « quelqu'un a dit : "la rose est sans pourquoi" ». À quoi il répond : « oui et pourquoi ? ».

Le sans-limite ici patent s'affirme dans la question des origines : « je ne crois pas en Dieu, là où il y a croyance il n'y a pas de pensée. Tout est logique, il n'y a pas d'acte, de geste, d'événement qui ne soient précédés d'un autre dont il dépend. Si on est logique, on peut prédire l'avenir puisque tout découle de ce qui précède, mais pour cela il faut être très fin, comme Dieu qui prévoit tout ». Il ne repère pas que son affirmation est de l'ordre d'un : « je suis athée, Dieu merci ! ».

Au sortir d'un coma provoqué par l'éther, il a éprouvé l'angoisse du temps : « J'étais prisonnier de l'éternité, du temps, sans la perspective de limite qu'est la mort ».

Au sujet de l'espace, il dit : « nous avons l'illusion de nous déplacer tant que nous considérons un segment de droite – entre A et B. Cette apparence ne peut que s'évanouir lorsque l'on considère que derrière soi est l'infini, devant soi l'infini ». Il n'y a pas de point qui permette de mesurer le déplacement, ce qui, pour lui, fait objection à la théorie d'Einstein. Pas de limites entre la vie et la mort non plus. La vie pourrait bien n'être qu'un rêve, d'où son affirmation : « je n'existe pas ».

À propos du père qui l'incitait « à jouer avec lui comme avec un copain », il dit : « il me considérait comme son pote plus que son père ». Il ne réagit pas quand je relève le lapsus. Le père est pour lui un petit autre, un semblable, avec lequel il établit une relation en miroir, duelle, faute de médiation symbolique. La forclusion se manifeste par son effet. Ce père se prête à des jeux de mains. Notre sujet le frappe, l'injurie et lorsque son père lui reproche son irrespect : « je ne savais pas où étaient les limites ».

Il se cherche dans le savoir mais également dans l'art. Il peint et peut même soutenir d'être exposé. Il considère ses tableaux comme ses enfants, qu'il oppose à la perspective inquiétante d'avoir lui-même un enfant vivant, qui crierait et le dérangerait. Évoquant la production de ses tableaux, il mime l'accouchement écartant les jambes et poussant. Quant à ses projets, il demeure hésitant entre peindre et savoir, mais, dit-il : « je cherche un truc stable ».

Ce cas nous enseigne sur plusieurs points.

Le sans limite et ses effets

Ce sujet se soutient de la logique. Il affirme : « tout est logique », et ce avec la rigueur que la logique suppose. Il s'appuie sur la métonymie : « il n'y a pas de hasard, puisque tout découle de ce qui précède, on peut donc prévoir l'avenir ». En revanche, il exclut la métaphore qui introduirait le manque, et permettrait d'évoquer ce qui ne peut être dit. C'est une logique ironique. Il l'utilise pour démontrer l'inexistence de l'Autre comme la sienne propre.

Sa certitude réside dans le fait que rien n'est certain et dans la vanité des semblants. Il réfute tout discours établi et se situe dans ce que Lacan désigne du hors-discours, apanage du *dit schizophrène*.

Dans une clinique borroméenne, nous dirions que les trois ronds du réel, du symbolique et de l'imaginaire, sont indépendants faute d'un quatrième qui viendrait les nouer (s'ils sont indépendants ils ne sont pas noués borroméennement).

Mais, l'important pour notre propos réside dans son affirmation du « sans limite ». Elle est l'expression de la forclusion généralisée, laquelle est voilée pour les névrosés par les effets de la métaphore paternelle.

Nous trouvons la marque de ce « sans limite » dans le discours de ce sujet : « il y a toujours un pourquoi derrière les pourquoi », le temps ne comporte pour lui ni anticipation, ni rétroaction. Il est prisonnier « d'un temps éternel » – temps réel que Kierkegaard qualifie d'*éclair d'éternité*. Dans l'espace, l'infini se situe aussi bien en arrière qu'en avant de lui, et enfin, entre la vie et la mort.

C'est de cette absence de limite que s'infère le rejet de l'exception paternelle que confirmera le lapsus : « il me considérait [dans le jeu] comme son pote, plus que *son* père ». Ce lapsus certes il le fait, mais il ne l'entend pas, faute de pouvoir s'y reconnaître, se compter comme sujet dans ce qu'il dit. Le père est en place de semblable sur l'axe imaginaire.

Lacan illustre cette logique dans l'opposition d'un ensemble fermé et d'un ensemble ouvert.



Pour constituer le premier, il faut prélever un élément de l'ensemble afin de l'en extraire, l'élever au rang d'exception qui confirme la règle. Pour dire que *tous les x* font partie de l'ensemble, il faut partir de l'hypothèse qu'*au-moins-un x* fait exception. Ce *x extime* c'est le nom du cercle qui ferme l'ensemble. C'est le fondement de la logique aristotélicienne du tout. Si je refuse cette exception, je ne peux dessiner le cercle qui enserme les *x*, et j'ai, au un par un, des *x* qui font série, mais qui en aucun cas ne peuvent former un tout. C'est une logique du *pas-tout*. La conséquence en est que chaque *x* est singulier, exceptionnel en un certain sens, rappelons que le singulier évoque l'unicité, se différenciant ainsi du particulier qui n'est que la partie d'un tout.

C'est dans cette deuxième logique que se situe notre sujet. Il en résulte un éprouvé de morcellement dans un monde chaotique. C'est cet insupportable, pointant le réel, qui le pousse à rechercher ce qu'il nomme « un truc stable », ce que nous appellerions une suppléance.

Un autre schizophrène me disait : « je cherche l'arbre dans lequel je pourrais tailler ma béquille ». C'est de cet impossible que s'origine le *pousse-à-crée*r, ou du moins à inventer, du sujet psychotique.

Le pousse-à-la-femme n'est pas un pousse-à-la-féminité

Appliquons maintenant sa logique à celle de la sexuation. Pour constituer un ensemble de tous les *x* qui ont pour attribut d'être soumis à la fonction phallique, une exception est nécessaire : il faut que je puisse dire « il en existe un qui n'est pas soumis à la fonction phallique ». C'est la place du Père. Ce raisonnement est le fondement de l'inscription côté mâle de l'identification sexuelle.

Si je refuse cette exception en disant qu'elle n'existe pas, je m'inscris *ipso facto* sur le versant féminin. C'est de ce refus que procède le *pousse-à-la-femme*.

Quand M.-H. Brousse pose la question du *pousse-à-la-femme* dans l'article déjà cité⁵, pour se demander s'il s'agit d'un universel dans la psychose – je préférerais le terme de nécessaire car universel évoque le tout qui est exclu ici – elle note à juste titre que « ses effets sont contingents car ils ne peuvent relever que de solutions singulières ». Mais, la logique qui y conduit, elle, relève du nécessaire. Le refus du signifiant du Nom-du-Père exclut radicalement le sujet de la logique phallique.

Une nouvelle distinction est toutefois à faire si l'on envisage l'inscription côté féminin de la sexuation. C'est celle que nous fournit « L'étourdit »⁶ entre le *pousse-à-la-femme* et la féminité.

Il y a en effet deux façons de nier l'exception paternelle. Lacan a abordé cette question dans un premier temps par la grammaire puis par la logique. On peut utiliser la négation forclusive « pas », qui évoque l'absence radicale, ou bien la négation dite « discordantielle » que supporte le « ne » explétif, comme dans l'expression : « je crains qu'il ne vienne », qui laisse la possibilité qu'il vienne ou pas. Cette référence à la grammaire est celle qu'utilise Lacan dans le Séminaire IX sur *L'Identification*. Elle anticipe sur l'utilisation par Lacan d'une négation portant non plus sur l'attribut, mais sur les quanteurs eux-mêmes sur le « il existe » ou sur « le tout » :

$\exists$ ou $\exists$

$\forall$ ou $\forall$ – je ne crois pas qu'il y ait eu coutume avant lui de faire porter la négation sur le tout.

Le $\exists x$ est un absolu radical.

Le $\forall x$ est relatif. Il évoque la possibilité qu'il y ait – éventuellement chez un même sujet – une référence au phallus ou non.

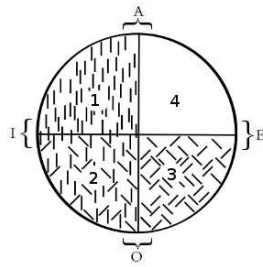
Dit autrement, une femme peut avoir une part de jouissance réglée par le phallus dans une logique du tout et une part folle non réglée par l'Œdipe, qui est spécifiquement féminine. Ainsi, Lacan peut dire que *toutes les femmes sont folles*, au sens où une part d'elles-mêmes échappe à la fonction phallique, mais il peut affirmer en même temps, ce qui semble paradoxal, *qu'elles ne sont pas folles du tout*. Cette expression ambiguë indique qu'une part de leur jouissance est réglée par l'Œdipe, mais fait aussi allusion au fait qu'elles relativisent le tout qu'elles n'adorent pas. Se faisant, la voie de la féminité nous ouvre la possibilité de *se passer du père à condition de s'en servir*, contrairement à la voie du *pousse-à-la-femme* qui est une logique du « tout ou rien ». C'est l'extrême richesse de la féminité, mais aussi son énigme, car elle réside en cette barre mise sur le « la » de « la femme » – équivalent du \$ dans le fantasme féminin. Son absence pousse le psychotique à incarner La femme, mais précisons qu'il l'incarne dans le réel.

Il n'y a pas de symétrie entre le *pousse-à-la-femme* du psychotique et le « faire l'homme » de l'hystérique, si le premier est dans le registre du réel, la seconde est dans celui de l'imaginaire.

⁵ Brousse M.-H., « Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ? », *op. cit.*

⁶ Lacan J., « L'étourdit », *op. cit.*

Les deux logiques



$$\begin{array}{ll} \forall x \Phi x & \overline{\exists x} \overline{\Phi x} \\ \exists x \overline{\Phi x} & \overline{\forall x} \Phi x \end{array}$$

Le cadran de Pierce nous offre un support visuel pour opposer la logique qui préside à l'identification sexuelle masculine et féminine, et de plus, côté femme, ce qui différencie le *pousse-à-la-femme* de la féminité.

Identifions pour simplifier, la fonction phallique que nous expliciterons ultérieurement, à l'attribut vertical.

Côté homme : on constate qu'il faut l'exception (le trait non vertical des cadrans inférieurs, $\exists x \overline{\Phi x}$) pour pouvoir affirmer universellement que tous les traits sont verticaux ($\forall x \Phi x$ les deux cadrans supérieurs). En outre, nous avons cette indication fondamentale : la lecture des deux cadrans supérieurs nous permet d'affirmer qu'il peut ne pas exister de trait vertical sans que cela contredise l'énoncé. Dans cette logique du *tout* qui est celle d'Aristote, celle de notre système symbolique, l'existence n'est qu'une existence de dit – c'est ainsi que l'on peut affirmer « le roi de France est chauve » bien qu'il n'existe pas de roi de France. L'universel n'implique pas l'existence. Les deux cadrans inférieurs, eux, nous montrent qu'à l'opposé de l'universel, le particulier admet la diversité.

Côté femme : c'est une lecture différente des mêmes données du cadran. Là où je lisais que tout trait est vertical (les deux cadrans supérieurs), je lis maintenant : il n'y a pas de traits non verticaux ($\overline{\exists x} \overline{\Phi x}$), mais la différence fondamentale est que cette inexistence est réelle. C'est un « pas », un vide qui comme tel est inaccessible au discours, à l'existence de dit, au symbolique. C'est pour notre sujet le sens de sa négation du « je suis » dans son *cogito* personnel. Pour lui l'existence ne peut être que réelle.

Dans cette logique du « tout ou rien » qui est celle du psychotique, du *pousse-à-la-femme*, si je ne suis pas homme, je ne puis être que femme.

La formule des deux cadrans inférieurs, à l'inverse, admet, comme du côté homme, la diversité. Certains ont l'attribut vertical, d'autres ne l'ont pas, c'est ce qui permet la logique du *pas-tout* qui sous-tend la féminité ($\overline{\forall x} \Phi x$).

La fonction phallique

Dans la perspective de la forclusion généralisée, on peut affirmer avec Jacques-Alain Miller que *nous sommes tous des malheureux aux prises avec le réel*. L'Œdipe est une solution proposée par la culture pour y parer. Son extension tant historique que géographique, a pu faire illusion quant à son universalité. Freud a essayé de le soutenir. En dégagant la structure de la métaphore du signifiant du Nom-du-Père qui délivre la signification phallique, Lacan l'a conçu comme contingent. Il se trouve que c'est une solution parmi d'autres, multiples.

Le phallus est un principe organisateur des significations, comme le Nom-du-Père l'est pour les signifiants. Il introduit, avec le manque, la place vide où peut se loger le sujet. Réponse à l'énigme du désir de la mère, il rend opérationnel le désir du sujet, qu'il soit sur le versant de l'impossibilité ou de l'insatisfaction. De plus, il cerne le *manque-à-jouir* – le phallus est le signifiant du désir mais aussi de la jouissance – que comporte tout objet. Bref, le phallus introduit le manque aussi bien dans l'imaginaire que dans le symbolique et le rend

métabolisable, dialectisable, *c'est le vide central qui fait tourner le moyeu*, comme le dit Lao Tseu.

La négation, au sens de la forclusion du signifiant du Nom-du-Père, a pour corollaire la forclusion de la signification phallique. Dès lors, le symbolique se rabat sur le réel, le mot sur la chose, le phallus sur le pénis et le manque de la castration sur la privation. Le sujet se trouve confronté sans médiation au réel, ce qui est éprouvé d'un côté comme un trop – une intrusion de jouissance, c'est le réel – de l'autre côté comme un gouffre absolu, défaillance du sujet dans son imaginaire et quant-au symbolique. Cet insupportable génère, comme une question de vie ou de mort, un *pousse* à l'invention, à la création.

Du côté du signifiant, ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel. C'est le *pousse-à-l'exception* dont le *pousse-à-la-femme* peut être une issue particulière.

Être, comme Schreber, la femme qui manque aux hommes – mais aussi être le chef qui manque au peuple, le patriarche qui manque à la famille, l'artiste qui manque à notre époque. Notre sujet effectue une recherche dans ce sens lorsqu'il compare la production de ses tableaux à des enfants et mime sur l'accouchement sur la scène. Mais il ne retient pas cette issue.

Notons que si le *pousse-à-la-femme* n'est pas un *pousse-à-la-mère*, comme cela serait plutôt le cas dans la perspective de l'Œdipe, il y revient malgré tout, car le sujet psychotique ne peut identifier le sexe qu'au biologique et donc une femme à une mère.

Du côté de l'objet, la non-séparation de l'objet d'avec le signifiant – l'objet est du côté du psychotique – le pousse à l'incarner dans le réel, ainsi se faire l'objet de la jouissance de l'Autre est fréquent dans cette clinique. Ces sujets peuvent également tenter de réaliser son extraction afin de produire ce manque par lequel le signifiant humanise la jouissance. Mais le trou vient pour lui à la place du manque, faute de symbolisation. C'est cette logique qui sous-tend la prégnance du passage à l'acte suicidaire et l'éviration (l'émascation) dans certains cas de psychose. Le transsexualisme côté homme nous donne la vérité du *pousse-à-la-femme*, cela est différent du côté féminin. Les mutilations sont du même registre. C'est là que prennent place les trous des brûlures de cigarette chez notre patient dont il ne peut d'ailleurs rien dire. J.-A. Miller fait de ces mutilations un *rite individuel des psychotiques réalisant dans le réel ce qu'effectue dans le semblant le mythe individuel du névrosé*.

Je citerais ici une patiente que j'accompagne depuis de nombreuses années. Elle vit dans un monde halluciné, tout en ayant une activité familiale et professionnelle d'apparence tout à fait normale. Le personnage d'une femme en noir, sinistre, qu'elle identifie à sa mère, est en permanence auprès d'elle. Elle a tantôt un sexe mâle, tantôt un sceptre qu'elle frappe au sol avec autorité – repérons que le sceptre est métonymique et non métaphorique du pénis – et lui fixe des limites. Elle oscille entre vouloir s'en débarrasser, au prix de l'immense angoisse du « sans limite », ou s'en servir de rempart, mais alors, c'est « sa féminité qui est en jeu », dit-elle. Elle se voit elle-même avec un sexe amovible – ce qui nous permet de repérer qu'il s'agit de l'axe imaginaire transactiviste. Elle tente de s'en séparer quelques instants mais l'angoisse surgit et lui fait rebrousser chemin. Elle se soutient depuis des années de l'espoir qu'elle pourra un jour s'en séparer et vivre libre. C'est une tentative de l'extraction de l'objet.

La formule qu'utilise Lacan dans « L'étourdit » : « ce qu'a de sardonique le *pousse-à-la-femme* met l'accent sur la conséquence mortifère de cette logique qui exclut l'amour comme possibilité de "donner ce que l'on n'a pas" »⁷.

Au demeurant, cet homme qui n'existe pas, n'a pas trouvé sa solution. Il l'a cherchée dans le *pousse-à-la-femme*, mais n'a pu bâtir une métaphore délirante comme Schreber, et il ne l'a pas trouvée dans l'art non plus. Il l'a cherchée dans le savoir, mais son ironie destructrice invalide par avance toute issue de ce côté là. Nous pouvons seulement espérer qu'il cède un

⁷ Lacan J., « L'étourdit », *op.cit.*

jour, dans un travail de parole, sur cette ironie, cession qui pourrait lui permettre de réintroduire un manque utilisable, sinon par la métaphore, du moins par la métonymie. Nous lui devons de nous avoir enseignés sur les relations du « sans limite » avec le *pousse-à-la-femme*.

